

Remise perpétuelle

C'est en entrant à vue, désemparé par une première lumière sonnante, qu'il tire des bords sans pinceaux ni raclettes, l'horizon mis à plat devient alors le hors champ de la peinture. Bernard Bousquet affronte sans barguigner le geste originel, primitif, pactise, réflexion faite dans le noir, avec la question des images et polit ad libitum son regard pour en finir avec les pesantes et fausses conventions du milieu ressenti de l'art.

Il y a de la pierre dure et du chant pérégrin, sur le chemin de ses toiles. Une folle concaténation des écrans intimes pourrait nous faire toucher d'un gros doigt les galaxies, mais il n'en est rien. Cet homme est un homme qui peint comme il marche, et qui n'a de cesse d'éviter toute forme d'objectif à atteindre. Collectionneur-cartographe, em-positeur en séries noires ou rouges, qu'il grise et biffe à grands saccages de coups de griffes et d'entrelacs malicieux.

Ce n'est point chaque fois que le jour tombe qu'une apocalypse est mise en branle, une fin des fins, mais plutôt comme le dit P. Sloterdijk, une fin sans fin.

Là sous nos yeux, d'un pas assonant, dans la subtile fréquence instable de Jean-François Pauvros, qui se contracte dans la viscosité de l'air, Bernard Bousquet plie une très longue bande de toile peinte sur elle-même et au fur et à mesure de son recouvrement, découvre l'envers peint d'icelle, singulière, certes, que dire à son endroit, sinon que deux font un. On pense alors avec jubilation à la torsion d'un demi-tour appliqué aux extrémités de la boucle de Möbius, qui ne possède qu'une seule face. La peinture à son tour est jouée, sans début ni fin, en remise perpétuelle, cependant qu'elle offre à toutes les injures et louanges. N'est-ce pas le manège sur lequel s'engage l'artiste, en coexistence avec son masque, ses lours, et ses loopings photogrammés ? Il ne se raconte pas d'histoires, puisqu'il exhausse l'idée de production sans exclure la mise en retrait, afin, comme l'enjoint K. Malévitch, de libérer la paresse.

Rémi Boinot.